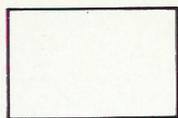


RISQUE, HUMOUR ET FANTAISIE

DES MÉTIERS TRÈS SPÉCIAUX

Le monde sous-marin
offre la possibilité
d'exercer un certain nombre
d'activités annexes
qui, le plus souvent, sont caractérisées
par leur côté marginal.
Le risque, la créativité ou l'exotisme
y constituent des motivations
aussi fortes que la simple rémunération.
Mais qu'on ne s'y trompe pas : ces « métiers »
sont l'apanage d'un faible nombre
et n'offrent que des débouchés
très restreints !
Ils permettent en tout cas
de rassembler des photos
pleines de fantaisie ou de charme
auxquelles nous n'avons pas pu résister...



Corailleurs : l'amour du

Déjà dans l'antiquité, « Corallium Rubrum », le corail rouge de Méditerranée, était considéré comme une matière précieuse et très recherchée pour son exploitation en bijouterie. Pendant plus de vingt siècles il fut pêché par des plongeurs nus, lorsque la profondeur le permettait, puis au moyen d'une technique ancestrale : la croix de Saint-André : deux longues barres de bois entrecroisées, lestées et garnies de morceaux de filets. L'ensemble était remorqué à faible vitesse, afin d'accrocher dans ses mailles les branches de corail qu'il rencontrait sur son passage. Jusqu'à une époque encore récente, ce procédé rudimentaire était utilisé en Italie, en Corse, en Espagne et dans les pays du Maghreb. Aujourd'hui il est pratiquement abandonné, jugé comme trop dévastateur pour le fond.

En Corse, les premiers plongeurs qui récoltèrent le corail, dans les années cinquante, se mettaient à l'eau depuis le rivage, certains d'entre eux partant même des quais, à Ajaccio, par exemple. Le plus souvent, ils remorquaient derrière eux une simple chambre à air de voiture, pour y suspendre un filet destiné à recevoir le corail et transporter leur bi bouteille jusqu'au lieu de plongée. A cette époque, le corail se trouvait à faible ou moyenne profondeur et il était possible de faire des « paniers pleins » entre trente et cinquante mètres. Chaque corailleur avait ses coins secrets et ses techniques personnelles.

Puis, très vite, il devint nécessaire de descendre plus profond afin de trouver des sites favorables : roches vierges isolées comme des oasis sur le sable, tombants ou grottes aux parois prometteuses. Autour de l'île de Beauté, Jean-Paul Serre, Toussaint Recco, Serge Andrieu et André Pommerot firent partie des premiers

corailleurs qui descendirent à quatre vingt ou quatre vingt dix mètres pour, parfois, s'aventurer au-delà du « mur » des cent mètres, avec les énormes risques que ces plongées extrêmes à l'air font encourir.

Côté équipement, ces plongeurs pas comme les autres utilisent un matériel très classique : vêtement isothermique épais pour résister au froid, malgré l'écrasement du néoprène à grande profondeur, deux détendeurs, bouée gonflable, sans laquelle ils ne pourraient pas décoller du fond et entamer leur remontée.

Les blocs bouteilles sont dans tous

synthétique composé d'hélium et d'oxygène, déjà utilisé par les plongeurs offshore. Appelé HélioX, ce mélange permet d'éviter la narcose, incontournable à l'air à partir d'une certaine profondeur et, ainsi, d'accéder à des zones d'exploitation encore plus profondes : cent dix ou cent vingt mètres. Un esprit clair et, par conséquent, un rendement très supérieur sont les avantages de l'HélioX qui impose, cependant, de ne faire qu'une seule plongée par jour, la règle des six heures d'intervalle ne jouant plus alors. En revanche, les corailleurs qui restent à l'air peuvent « doubler », comme on



les cas des « bi », voire des tri bouteilles, totalisant six, huit mètres cube et parfois plus. En Sardaigne, certains corailleurs plongent même avec des « pentablocs » : associations de cinq bouteilles formant un ensemble dont le poids voisine le quintal !

Pour travailler sur le fond, le corailleur utilise une martelline, avec laquelle il coupe les branches de corail à leur base et un panier, porté autour du cou et destiné à recevoir le produit de la récolte. Dernier « outil » : une lourde pierre qui lui permet de descendre plus vite et qu'il largue peu avant de toucher le fond.

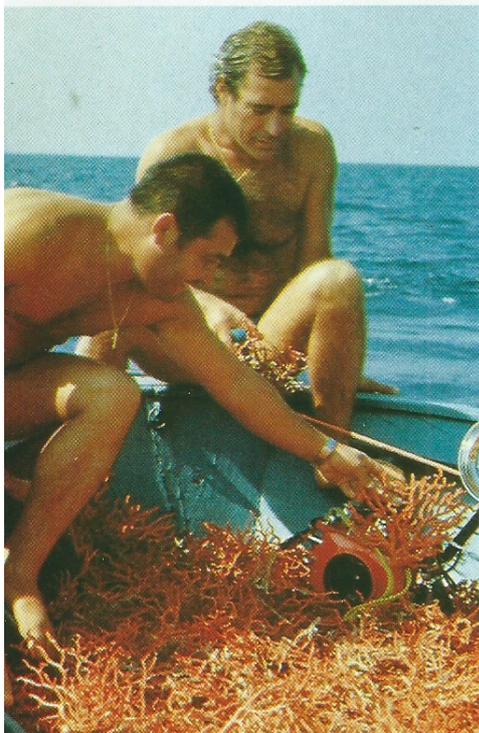
Aujourd'hui, l'équipement des corailleurs a suivi une évolution assez sensible. Le principal progrès réside dans l'adoption par plusieurs d'entre eux d'un mélange respiratoire

dit dans le jargon, en plongeant tôt le matin, puis dans l'après-midi.

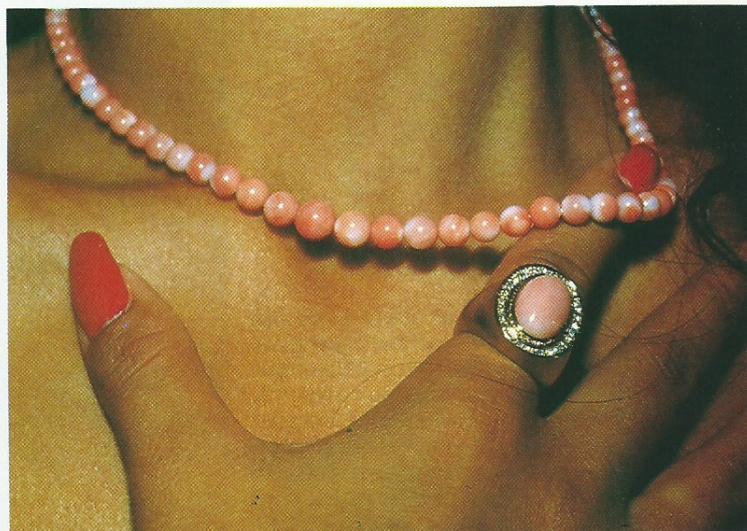
Progrès aussi dans le matériel de recherche des sites favorables. Il y a vingt ans, une méthode très utilisée consistait à remorquer une simple pierre, à l'extrémité d'un bout. En s'accrochant, la pierre signalait la présence d'un accident rocheux du terrain. Il suffisait de baliser l'endroit avec un petit lest relié en surface à un signal flottant. Les corailleurs d'aujourd'hui font appel aux sondeurs enregistreurs les plus sophistiqués. Bon nombre d'entre eux effectuent des plongées de prospection à l'aide d'un scooter sous-marin qui leur permet de parcourir de vastes étendues sans fatigue. Les bons coins repérés sont balisés et permettront d'avoir un rendement maximal.

Les conditions très particulières de

risque



de la cueillette (à gauche) jusqu'au bijou final, (à droite) toutes les émotions de la plongée : la joie de la récolte, les fatigues d'un lourd harnachement, l'amour du risque.





Le temps n'est plus où, pour repérer les sites les plus riches les corailleurs utilisaient des moyens rudimentaires. Aujourd'hui (ci-contre) l'électronique est à leur service ; cela ne dispense pas des allers-retours entre la paroi et le panier, ni des manœuvres parfois délicates au moment des paliers.



la plongée au corail imposent, sécurité oblige, une rigueur totale dans le déroulement des opérations. Si le corailleur travaille toujours seul au fond, il dépend étroitement de son « marin » : un aide resté à bord du bateau et dont le rôle est prépondérant. Les corailleurs travaillent dans la quasi totalité des cas en associations à deux, très souvent le plongeur se faisant, après sa remontée, le marin de son compagnon.

En surface, le bateau suit les bulles qui viennent éclater et que le marin ne doit jamais perdre de vue. Au moment de remonter, le plongeur gonfle sa bouée et entame sa lente ascension vers la lumière. Autour de cinquante mètres, profondeur déjà réservée aux plongeurs amateurs très entraînés, il effectue son premier palier, avant de gagner les trente mètres. Palier après palier, la remontée peut dépasser largement

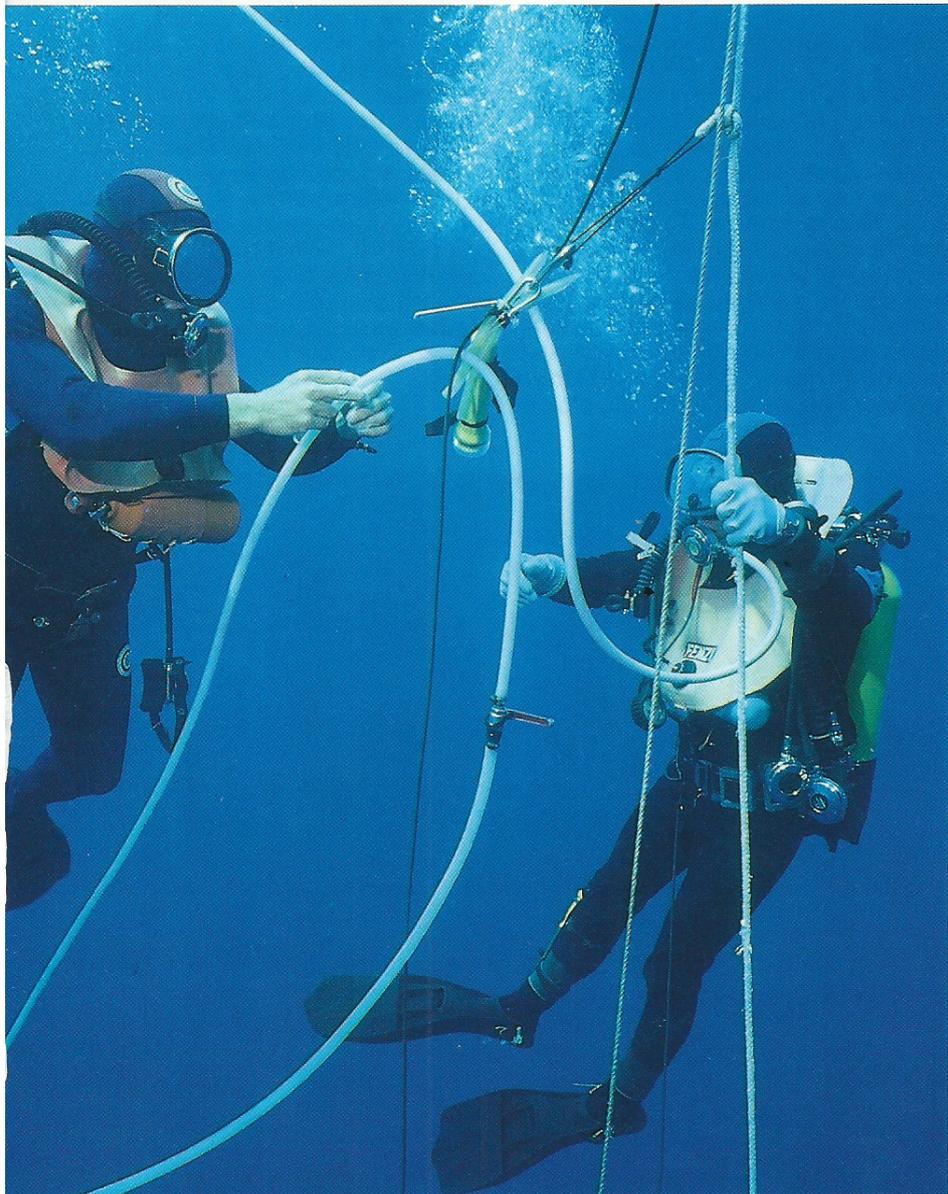
voyé auquel il accroche son panier, aussitôt remonté à bord. Puis un pendeur, une drisse épaisse, graduée et fortement lestée, est immergée. C'est accroché avec ce bout le reliant à la surface que le corailleur va terminer ses paliers, tandis que la bateau dérive. Le matelot lui fait alors passer un nouveau bibou-teille plein, ainsi qu'un tuyau d'arrivée d'eau chaude destiné à être glissé sous la combinaison. Pour passer le temps, le corailleur se relaxe, rêve, revit la plongée qu'il vient d'effectuer. Il peut aussi... lire un livre, pourvu que les pages résistent à deux ou trois plongées avant de se détacher. A partir de douze mètres, il peut utiliser un téléphone sous-marin pour parler avec la surface.

Accidents de décompression, risques de se coincer dans un trou au fond, de se prendre dans un filet abandonné, panne d'élément de l'équipement : le métier de corailleur est incontestablement un des plus dangereux existant au monde. Ce qui explique le faible nombre de ceux qui le pratiquent, une cinquantaine tout au plus en France.

Certes le corail se revend assez cher : entre deux mille et quatre mille francs le kilo pour les belles branches. Mais il ne s'agit là que du juste fruit d'un travail qui, outre les risques qu'il entraîne, n'est que saisonnier, les corailleurs ne plongeant qu'entre mai et novembre : six à sept mois, parfois moins, par an.

Du point de vue de la réglementation, le corailleur est soumis à une visite médicale annuelle. Au printemps, il dépose une demande d'autorisation de pratiquer son activité, en précisant bien pour quel secteur il souhaite obtenir cette autorisation. Ainsi, un corailleur qui obtient un permis dans le secteur de Bonifacio ne peut en aucun cas venir pêcher le corail autour de Calvi ou de Toulon. Ces demandes sont annuellement renouvelables et leur accord dépend des Affaires maritimes et de la prud'homme locale.

Après des années d'or, le métier semble aujourd'hui marquer le pas. Le corail est plus rare, il faut sans cesse plonger plus profond pour le trouver. En Méditerranée française, cette activité paraît compromise à moyen terme. Aussi, certains corailleurs essaient-ils de tenter leur chance dans d'autres pays comme le Maroc, l'Algérie, la Tunisie ou la Yougoslavie, où le corail est sensiblement plus abondant, au risque de se retrouver confrontés avec des législations et des conditions techniques beaucoup plus contraignantes qu'en France. A n'en pas douter, l'aventure du corail, car c'en est bien une, connaît aujourd'hui son déclin.



Dès la mise à l'eau, la descente prend l'allure d'un véritable sprint, afin de rallier au plus vite le site choisi. Dès qu'il a lâché sa pierre, le corailleur équilibre sa pesée et commence sa récolte. Chaque seconde compte, car la profondeur de l'intervention limite énormément le temps passé au fond. Quinze minutes, pas une seule de plus, constituent pour la plupart des corailleurs un délai qu'ils ne dépassent jamais.

une heure, voire deux.

A partir de trente mètres, le corailleur signale sa présence au bateau en laissant échapper vers la surface un petit ballon relié à une drisse, après l'avoir gonflé avec son détenteur. Sa dépendance vis à vis de son matelot devient alors totale, en un rendez-vous qu'il ne faut absolument pas manquer.

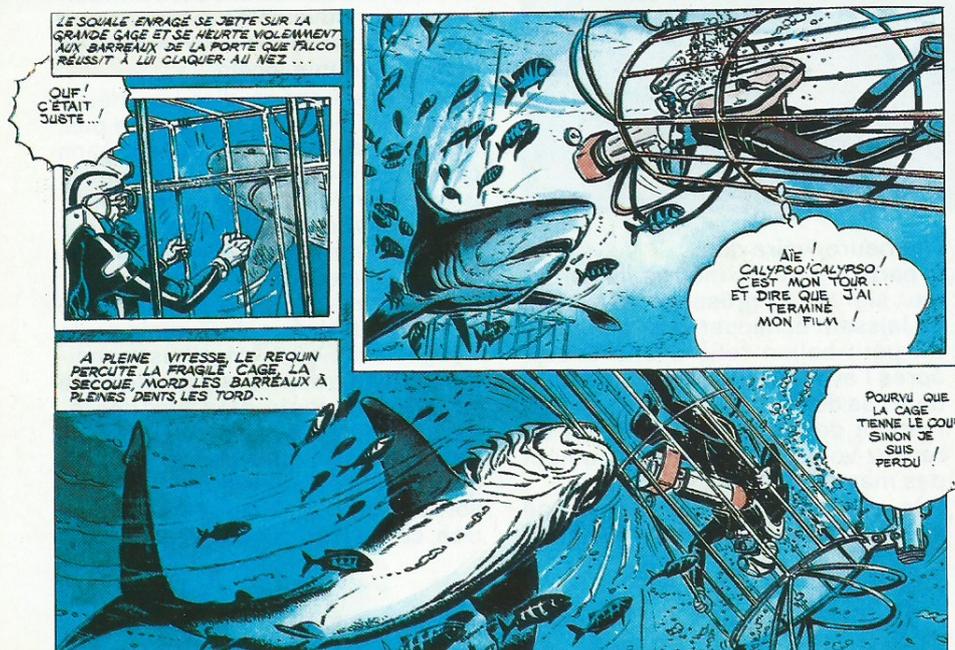
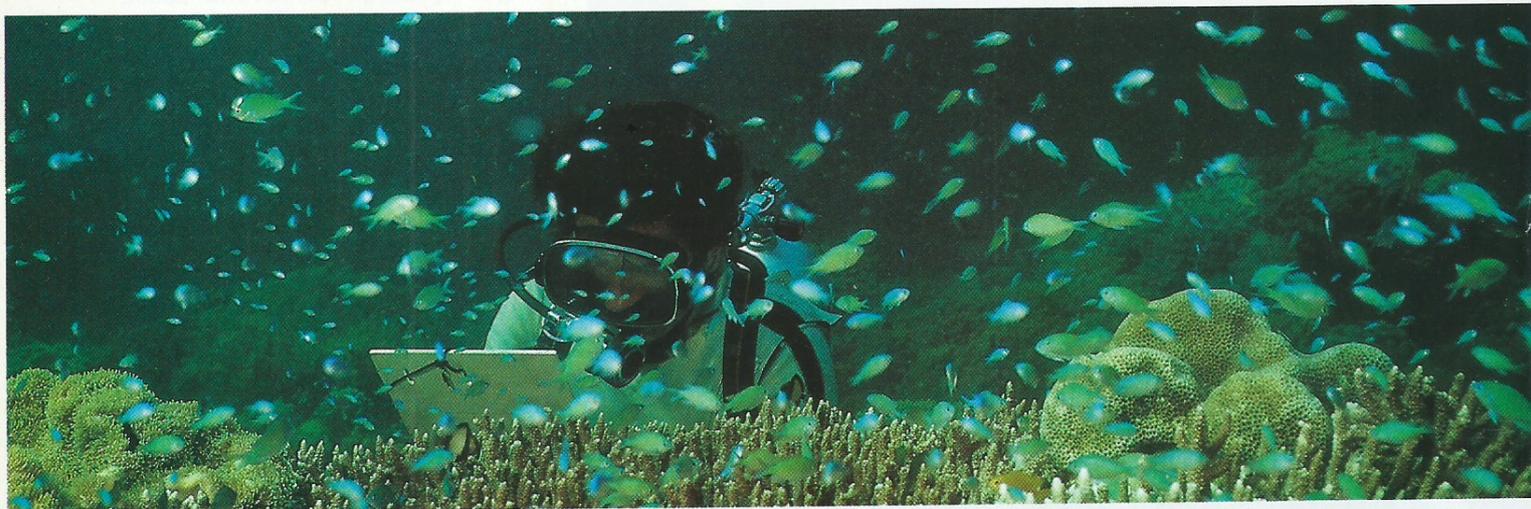
Dès que le bateau s'est positionné au dessus de lui, un bout lui est en-

Peintres et dessinate

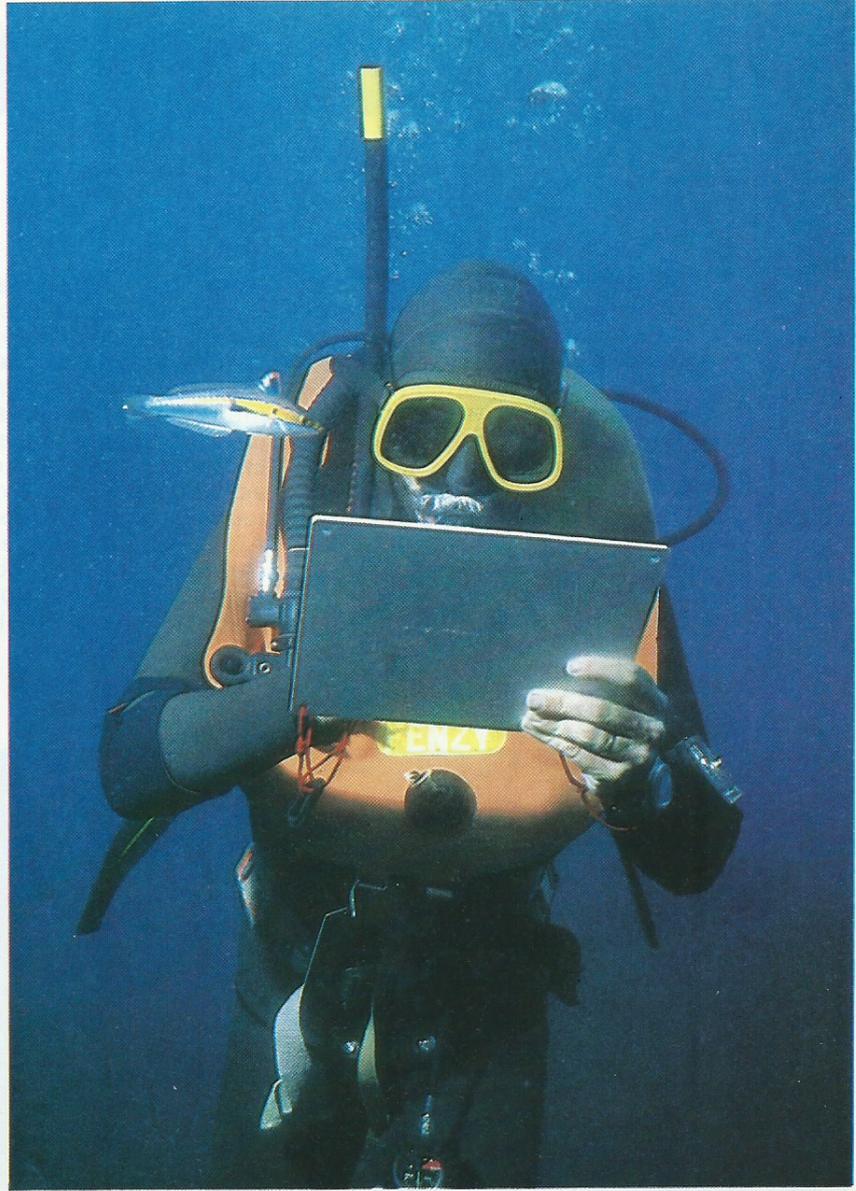
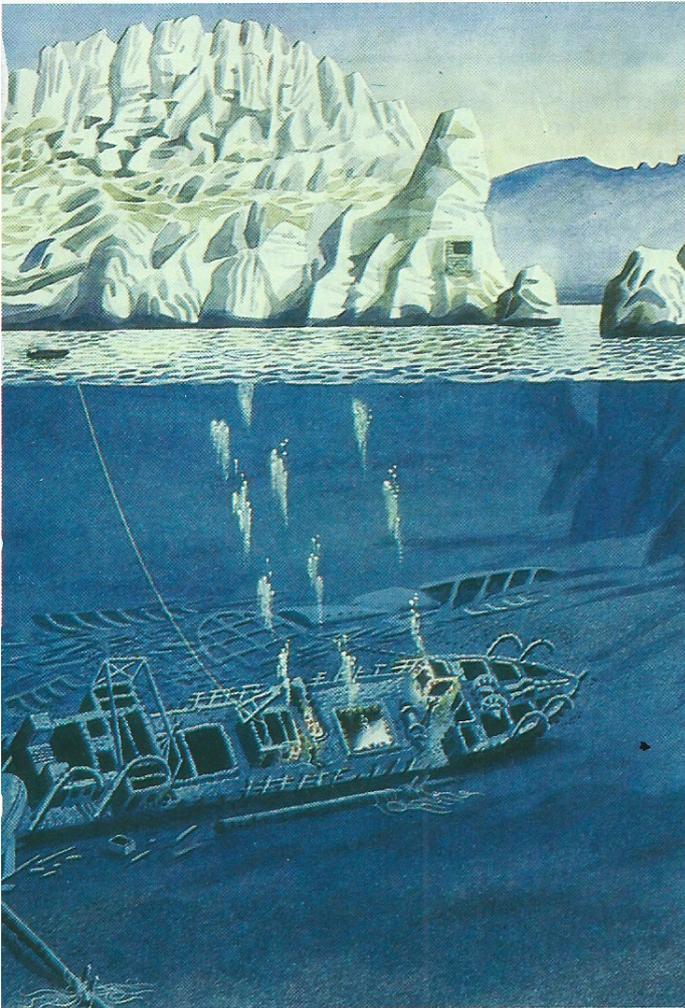
Aux côtés des photographes et des cameramen sous-marins, un petit nombre d'artistes tente de restituer par le trait et la couleur différents aspects de la vie marine. Il s'agit toujours de démarches isolées et ne constituant que rarement une profession à part entière, mais plus une activité complémentaire, où une connaissance approfondie de la faune et de la flore est indispensable. Parmi les illustrateurs les plus connus en France, il faut citer Dominique Sérafini, auteur d'une série BD relatant les aventures de la Calypso, Yannick Fadier, portraitiste talentueux de poissons, Thierry Matthieu et Marc Bigonnet. Tous ces artistes exploitent leur travail dans différents secteurs : presse, édition, affichage, exposition, etc. Illustration signifie également pein-

ture, domaine où se sont exercés des talents comme ceux d'André Laban et de Claude Wesley, deux anciens de la Calypso et de Janty, un Alsacien installé dans le Var. Les deux premiers ont exposé leurs œuvres non seulement en France, mais dans plusieurs pays autour du monde. Enfin, il faut réserver une place à part à un illustrateur suisse, Urs Brunner qui, depuis plus de dix ans, dresse le portrait des... épaves. Avec un souci du détail et une puissance évocatrice étonnante, il a ainsi « croqué » des navires comme le Liban, le Donator, le Sagona, la Puissante et bien d'autres, en une fresque saisissante. Ses illustrations ont été publiées dans la France entière. Professeur de dessin artistique à l'Université de Berne, il s'initie à la plon-

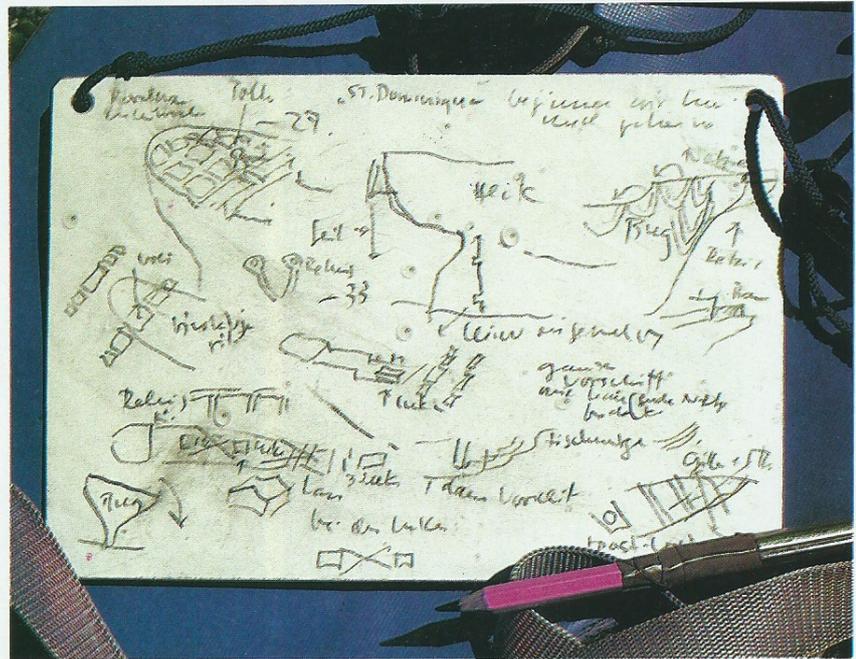
gée en Méditerranée voici une trentaine d'années. A l'occasion de vacances au Lavandou, il découvre l'épave d'un vieux vapeur tout concrétionné : le Spahi, près de la fourmigue si chère à Léo Milliand. Fasciné par ce spectacle il décide aussitôt d'harmoniser sa passion pour la plongée et son savoir faire dans le domaine graphique pour broser le portrait en couleurs des plus belles épaves des côtes provençales, marines... et même des avions abattus en mer lors de la dernière guerre : Stuka, Boeing B 17, etc. Il en résulte une galerie de peinture où l'exactitude de l'observation se mêle à un sens de la composition original. Ses œuvres sont régulièrement publiées un peu partout en Europe.

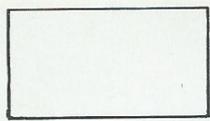


URS



avant de laisser sa palette et son sens du détail s'exprimer, l'artiste doit avant tout se transformer en plongeur patient doublé d'un observateur consciencieux. Ainsi, la prise de notes est bien souvent une base de travail primordiale pour les dessinateurs figuratifs qui s'attachent à représenter la réalité d'un environnement sous-marin bien souvent mystérieux. Si Dominique Sérafini, page de gauche, retrace les aventures de l'équipe Cousteau en collant au plus près à la réalité de faits vécus au cours de nombreuses expéditions, Urs Brunner, page de droite, laisse éclater sa passion pour les épaves dans une série d'œuvres saisissantes de vérité.



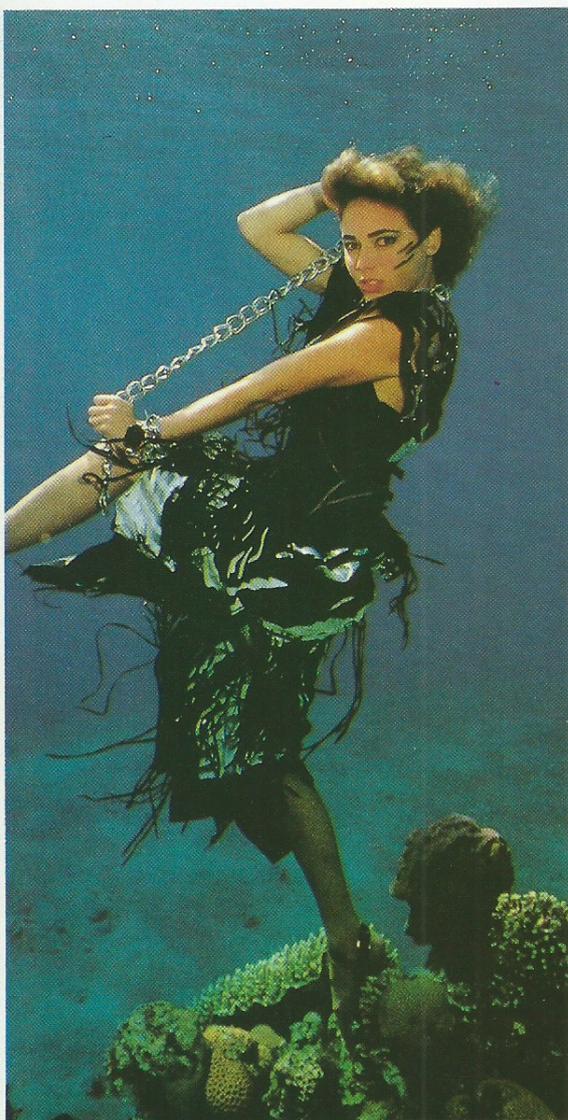


Charme et fantaisie...

Faut-il le préciser ? Ce ne sont pas véritablement des « métiers » que présentent ces pages mais bien des prestations particulières que l'aptitude à plonger peut permettre d'envisager : un jeune mannequin capable de « poser » sous l'eau, un publicitaire souhaitant proposer des images particulières, une danseuse éprise de grands fonds, chacun peut espérer grâce à ses possibilités « différentes » offrir un « plus » à ceux avec qui il travaille. Mais là, s'arrête l'intérêt financier et professionnel de la

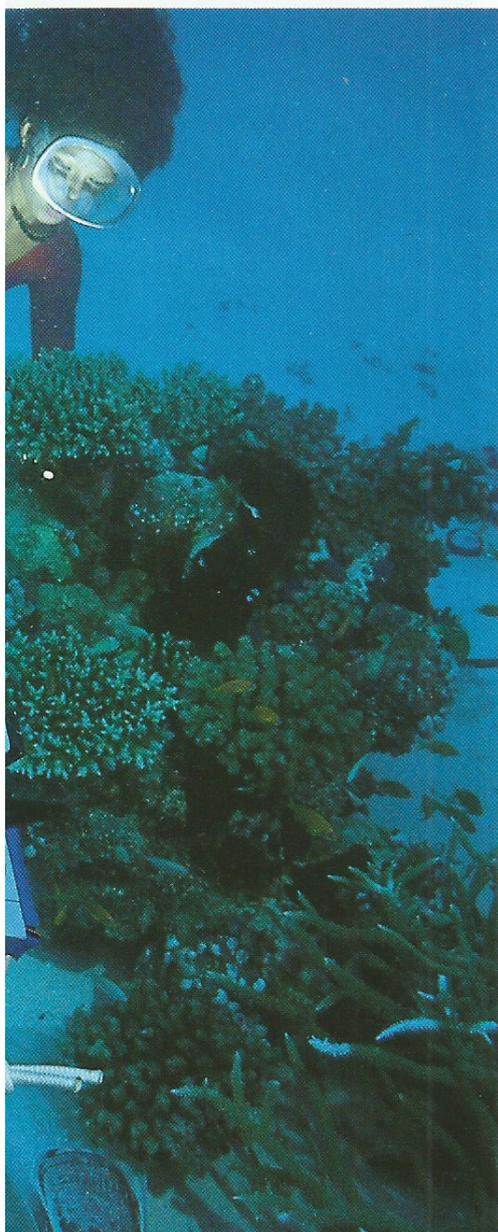
chose... Acceptez-en le clin d'œil ! D'autres activités, par contre, étaient autrefois réellement rémunératrices comme celles par exemple de pêcheurs d'éponges. Mais les réglementations actuelles — édictées pour protéger la faune et la flore — en ont considérablement réduit les activités, quand elles ne les ont pas tout simplement stoppées. A la fin du siècle dernier, les éponges naturelles faisaient l'objet d'un commerce florissant, notamment en Méditerranée orientale. Nombreux

étaient les pieds lourds grecs qui s'adonnaient à cette activité, en organisant des campagnes de plusieurs semaines à destination des îles grecques, mais aussi des côtes lybiennes et de Tunisie. Avec l'apparition du scaphandre autonome, la profession a connu un regain d'activité. A Zarzis, dans le Sud tunisien, la récolte des éponges était particulièrement active jusqu'à une date récente. En effet, l'éponge naturelle a certaines propriétés que les éponges synthétiques ne peuvent égaler.



Aussi reste-t-elle encore très prisée. Malheureusement, le métier touche à sa fin, vaincu par le progrès technique et par une maladie qui, de plus en plus, touche les éponges de Méditerranée.

Quant à la collecte des poissons exotiques — pratiquée aux Philippines notamment ou en Nouvelle Calédonie — elle est, elle aussi, réglementée de façon draconienne, et il ne serait guère sérieux d'envisager aujourd'hui d'y faire facilement carrière.



Le milieu sous-marin est devenu un milieu de prédilection pour les artistes ou les publicitaires qui découvrent avec bonheur l'utilité de ses charmes. Les mannequins se sont ainsi transformés en sirènes charmantes dans ces effets nouveaux qu'autorise le monde aquatique. Ci-dessus Chantal Espinet, danseuse et ci-contre mannequins dirigés de main de maître.